

*Que ce soit l'hiver ou que ce soit l'été, — cela dépend seulement du vent qui s'élève ; — si le vent se produit, il fera froid ; — s'il n'y a pas de vent, assurément il ne fera pas froid.*

Quand les jeunes gens eurent entendu ces paroles, ils le laissèrent aller. Ils posèrent ensuite la même question au second mânava qui leur répondit en ces termes :

*En hiver, il fait certainement froid ; — en été, le froid n'existe pas ; — c'est là ce que tous les hommes savent ; — vous êtes des ignorants de mettre cela en doute.*

Quand les garnements eurent entendu ces paroles, ils se mirent en colère ; ils le rouèrent de coups et partirent.

N° 374.

(*Trip.*, XVII, 2, p. 40 v°-43 r°.)

Autrefois, dans la ville de *P'o-lo-ni-sseu* (Vârânasî, Bénarès), il y avait un marchand qui se maria ; peu après, sa femme se trouva enceinte. Or ce marchand voulut aller sur la grande mer pour chercher des objets précieux ; il dit donc à femme : « O sage personne (bhadrāmukhî), je vais aller dans des pays étrangers pour y chercher des denrées merveilleuses et précieuses ; surveillez bien la maison ; il faut que vous y mettiez tous vos soins. Elle répondit : « Homme saint, si vous agissez ainsi, je vous suivrai. ». Il répliqua : « Qui pourvoira pour vous aux besoins de la maison, si vous allez avec moi ? » Elle se mit à pleurer ; une de ses compagnes, voyant son affliction, lui en demanda la cause. Elle répondit : « Mon mari voudrait pouvoir partir avec moi, mais je ne vais pas à sa suite et c'est pourquoi je pleure. » Sa compagne lui dit : « Si son intention est de partir, pourquoi ne le suivez-vous pas ? »